

Mallarmé et le livre

Hervé Dumez

Pour Éléonore

Le petit homme à la barbichette soignée surveille d'un œil triste et absent la cour de récréation du lycée impérial, une cigarette aux lèvres. Il frissonne. Dans sa classe, il se couvrira les épaules d'un *plaid* pour se réchauffer, reprenant d'une voix lasse ses commentaires sur les auteurs anglais pour des élèves qui l'ennuient, et semblent le détester. Ses supérieurs le jugent mauvais professeur et l'épient, sa réputation de poète incompréhensible dans sa préciosité l'ayant précédé de son aura ridicule et sulfureuse. Besançon l'abat. Lui qui ne hait rien tant que le froid appréhende l'hiver qui s'approche. Il a définitivement renoncé à la consolation d'une divinité trop silencieuse. Il a, vainement maintenant le croit-il, poussé jusqu'aux extrémités même la langue, disloquant ses structures, ne rencontrant plus que l'abstrait et le silence stérile. Et rêvé d'un livre absolu, *Le Livre*, qu'il sait ne jamais pouvoir écrire. Il se voit déménageant de lycée en lycée, tentant d'aligner des vers qu'il juge vides dans des chambres de province. Un de ses amis l'a traîné au musée municipal et il y a fait la rencontre du scribe royal Sérémon exposé dans une vitrine. Ainsi se voit-il à vingt-cinq ans : une momie desséchée déposée dans un sarcophage couvert d'inscriptions à jamais incompréhensibles.

Quelques années plus tard, le voilà nommé au lycée Fontanes, qui a été Bonaparte puis Bourbon et qui, plus tard, sera Condorcet. Il ne tarde pas à s'installer non loin, rue de Rome. À contempler les Parisiennes sur les grands boulevards, il reprend goût et vue. Il a besoin de cela : sentir, pour retrouver le frisson de ses vers. Le balancement souple d'une jupe aux pas de bottines vernies à talons à peine visibles, la courbe d'un sein magnifiée par le corset et soulignée de dentelle, un visage entrevu sous une voilette, sur un trottoir devant le tout nouvel opéra, encore voilé lui aussi, et il décide de créer un magazine, *La dernière mode*, où l'on en trouvera le souvenir ravi : « *Quelle vision miraculeuse, tableau à y songer plus encore qu'à le peindre : car sa beauté suggère certaines impressions analogues à celle du poète, profondes ou fugitives.* » L'ours annonce une série de collaborateurs, dont Émile Zola, mais Mallarmé fait tout, jouant à se déguiser. Marguerite de Ponty tient la rubrique mode. Miss Satin,

la gazette de la *fashion*. Un certain Ix la chronique de la vie parisienne. Tous ne sont que lui-même.

Physiquement aussi, il a besoin de fuir, pas trop loin, pour revivre. Les affiches du Paris-Lyon-Méditerranée proclament, toutes de couleurs sur les murs mornes de la ville, Fontainebleau à une heure de Paris. Par une série de hasards, ce sera Valvins. De la gare d'Avon, on tournera le dos à la direction du château impérial et l'on sera rendu, en un quart d'heure de cahots d'une petite charrette anglaise à un cheval, au bord de Seine. Bientôt un canot vernis, le S.M. à ses initiales, une barque plutôt, construite à Honfleur et munie simplement d'un mât, avec amour l'emportera vers Thomery en amont ou dériver vers Samois en aval. À un ami qui s'étonne qu'aucun poème ne lui ait été consacré, Mallarmé montre la voile trapézoïdale immaculée en lui répondant qu'elle restera page blanche. Ce sont après-midis suaves, bercées d'un tendre balancement au ras de la fraîcheur de l'eau. Les matins sont consacrés à l'écriture. D'un livre qui ne sera jamais.

Les religions – dont il s'est séparé – ont superbement inversé l'ordre familier des choses : la Torah, le Coran, auraient été premiers et le Livre aurait précédé le Monde. Lucrèce, un athée, l'ayant le premier formulée, profondément s'est imposée durant des siècles l'impression que la nature est un texte à déchiffrer, et Kepler s'est dit le prêtre de ce livre de la nature. Le petit fonctionnaire à la voix douce pose quant à lui tranquillement l'idée hallucinée que le monde en son entièreté n'est là que pour aboutir à un livre. Il n'admet pour seule réalité des choses que le livre qu'il est de nécessité d'écrire et qu'il sait impossible à concevoir.

Courageusement, traversant l'horrible, il va porter cette exigence jusqu'à sa limite. Il n'avait pas, tout d'abord, apprécié d'être père. Sa fille serait pourtant le grand amour de sa vie. Quelques années plus tard lui était venu un petit Anatole. Lorsqu'il eut atteint huit ans, la tuberculose déforma le petit corps d'une ascite et, au bout de longs mois de souffrance, l'emporta dans un étouffement. Non loin de Valvins, dans le cimetière de Samois que longe la Seine sur laquelle il navigue, ils acquirent une concession dans laquelle fut enseveli le cercueil du petit fantôme, comme il l'appellerait désormais. Son épouse ne se remit jamais. Si le monde en sa chatoyance devait conduire à un livre, alors ce serait pour lui un *Tombeau pour Anatole*. Il construisit un plan et accumula des notes. Sur le costume dont on revêtit l'enfant :

*petit marin
costume mis
Quoi ! pour grande traversée
une vague t'emporta
mer, ascite*

Et qui renvoie aux navigations qui continueront, la voile passant furtivement si près de la tombe.

*voile – navigue
fleuve, ta vie qui passe, coule –*

L'absence l'étreignait lorsqu'il s'asseyait désormais dans son fauteuil, ou dans une angoisse au cœur de la nuit.

*ne pas le sentir sur ses genoux, assis, rêveur causant avec
lui
sentir éclater en nuit le vide immense produit par ce qui
serait sa vie – parce qu'il ne le sait pas – qu'il est mort
éclair ?*

Une vie n'ayant plus de pour quoi, ne présente plus de sens que par le comment mystérieux d'un lien maintenu.

*tu peux, avec tes petites mains, m'entraîner dans ta tombe
– tu en as le droit –
moi-même qui te suis uni, je me laisse aller –
mais si tu veux, à nous deux faisons une alliance – un
hymen, superbe – et la vie restant en moi je m'en servirai
pour*

Dans le silence intérieur, le déchirement d'un cri, une révolte, se sait inutile.

*que jamais yeux futurs, pleins de terre ne se voilent de
temps
mort – ridicule ennemie – qui ne peux à l'enfant infliger
la notion que tu es !*

Le livre sera finalement d'une contraction extrême, le plus dense des textes brefs, un sonnet, intense et somptueux. L'enfant sera ce cygne, vierge et plein de vie, magnifique, fantôme dont le qualificatif aura disparu, blanche sera l'agonie, et se retrouvera le destin infligé.

*Le vierge, le vivace et le bel aujourd'hui
Va-t-il nous déchirer avec un coup d'aile ivre
Ce lac dur oublié que hante sous le givre
Le transparent glacier des vols qui n'ont pas fui !*

*Un cygne d'autrefois se souvient que c'est lui
Magnifique mais qui sans espoir se délivre
Pour n'avoir pas chanté la région où vivre
Quand du stérile hiver a resplendi l'ennui.*

*Tout son col secouera cette blanche agonie
Par l'espace infligée à l'oiseau qui le nie,
Mais non l'horreur du sol où le plumage est pris.*

*Fantôme qu'à ce lieu son pur éclat assigne,
Il s'immobilise au songe froid de mépris
Que vêt parmi l'exil inutile le Cygne.*

En janvier de l'année 1898, il soutient le *J'accuse* de son ami Zola. Le 8 septembre suivant, au soir, un spasme bloque son larynx. Il a juste la force de demander à sa fille de détruire tous ses papiers, dont les feuillets du *Tombeau pour Anatole* (cette fois, elle lui désobéira). Au matin, sa mort est celle de son enfant, un dernier étouffement. Dans le petit cimetière au bord du fleuve, il le rejoint enfin dans la concession créée pour eux. Les mots s'étranglent dans la gorge de Paul Valéry, chargé de parler au nom des jeunes, dans un autre serrement.

Pourtant, une certaine légèreté jamais ne l'avait quitté. Le format d'une enveloppe lui paraissant appeler un quatrain, il avait inventé de versifier, à sa manière, les adresses des lettres qu'il envoyait à ses amis, parmi lesquels tous les artistes de son temps.

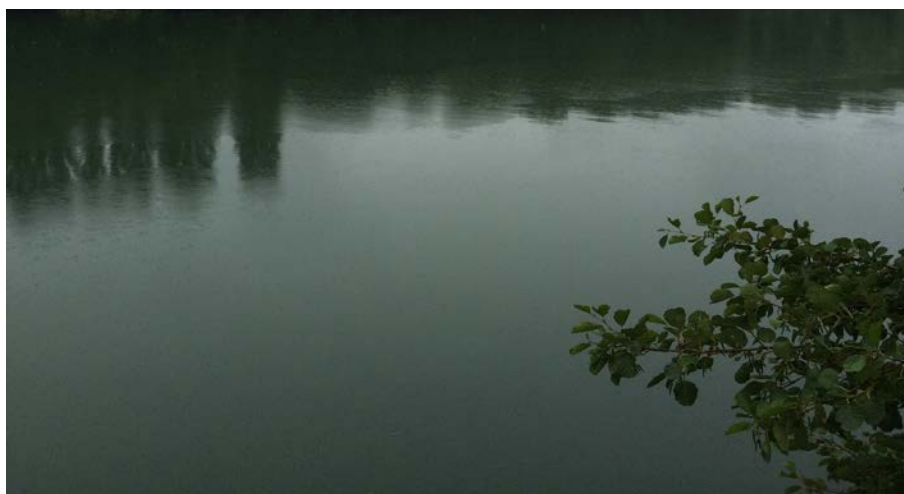
*Monsieur Monet que l'hiver ni
L'été sa vision ne leurre
Habite, en peignant, Giverny
Sis auprès de Vernon, dans l'Eure*

*Villa des Arts, près l'Avenue
de Clichy, peint Monsieur Renoir
Qui devant une épaule nue
Broie autre chose que du noir.*

Il s'amusait aussi à répondre aux enquêtes qu'on lui soumettait. Lorsque le *Gaulois* s'interroge sur la menace que fait peser l'usage de la bicyclette sur le costume féminin avec l'apparition du pantalon, il lui soumet cette réponse :

*Je ne suis, devant votre question, comme devant les
chevaucheuses de l'acier, qu'un passant qui se gare ;
mais si leur mobile est celui de montrer des jambes, je
préfère que ce soit d'une jupe relevée, vestige féminin, pas
du garçonnier pantalon, que l'éblouissement fonde, me
renverse et me darde.*

Qu'importe finalement ce qu'aurait pu être le Livre, tels en sont les décombres, de toute forme, du sublime au léger. Puis, juste avant qu'il ne disparaisse, il y eut *Un coup de dés...*, livre-poème splendide et illisible. À son premier lecteur ébloui et stupéfait, Paul Valéry qu'il avait appelé un soir de mars 1897 pour le lui présenter, à peine achevé et étalé sur la table de sa chambre de la rue de Rome, il murmura d'un ton pensif : « *Ne trouvez-vous pas que c'est un acte de démence ?* » ■



La Seine à Valvins, devant la maison de Mallarmé (27 août 2015)